



Introduction aux Soréziens du XXème siècle

Cet ouvrage a été rédigé pour être une suite au livre
« Les Soréziens du siècle 1800-1900 », mais pas seulement.

L'École de Sorèze a formé au cours du XX^{ème} siècle 7686 élèves. Ainsi nous pourrions constater à la lecture de cet ouvrage qu'elle n'a pas démerité et a éduqué autant et sinon plus d'hommes éminents : écrivains, hommes d'État, députés, sénateurs, diplomates, ministres, scientifiques, ingénieurs, professeurs, capitaines d'industrie, administrateurs, préfets, juges, avocats, docteurs en médecine, docteurs en pharmacie, docteurs vétérinaires, militaires, colonels, généraux, amiraux, animateurs, comédiens, chanteurs, religieux... qu'au siècle précédent.

Pour atteindre ce but éducatif, elle a dû affronter au cours de ce dernier siècle et jusqu'à sa fermeture bien des heurs et des malheurs :

La première crise de ce siècle a lieu en 1904 avec la loi sur les congrégations qui contraint les Dominicains à abandonner la direction de l'École à des laïques et à s'exiler. La plupart des Dominicains de Sorèze se réfugient en Espagne.

L'École doit faire face ensuite, au cours de la guerre de 1914, à une révolte de la division des Rouges. Comme une partie de ces Rouges, irréductibles, s'est barricadée dans les locaux de l'armurerie, la direction de l'École fait appel à la force publique, qui envoie un peloton de gendarmes pour les déloger.

Après la première guerre mondiale, au cours des années 1920 les Dominicains regagnent l'École, mais comme ils n'ont pas le droit d'enseigner, leur rôle se limite donc à la gestion de l'établissement, à la direction de chaque division, à l'aumônerie et à la direction des études.

Par un accord conclu par le Père AUDOUARD, peu avant la guerre de 1940, avec la direction de la Croix Rouge afin d'aménager 200 lits d'hospitalisation en cas de guerre, l'École évitera ainsi la réquisition comme hôpital auxiliaire (mesure dont elle avait été l'objet durant la guerre de 14).

En février 1944, éclate une révolte des Rouges (1) (contre le Père Prieur, le Père Marie-Louis DEYSSON, semble-t-il, remplaçant du bon Père AUDOUARD depuis 1942). La direction décide de renvoyer dans leur foyer la quasi-totalité des Rouges. Ainsi le collège se voit amputé durant plusieurs années des classes terminales.

A partir des années 1970, les comptes de l'École se dégradent, ses vénérables bâtiments se détériorent.

En 1978, les Dominicains abandonnent l'École qui est reprise en main par un conseil d'administration composé d'anciens élèves et d'amis de l'École qui se battent pour sa survie.

Mais hélas en septembre 1991, sous le deuxième Septennat de François MITTERRAND, l'École de Sorèze doit fermer ses portes. Pourquoi cette fermeture ? Non par manque d'élèves, comme la légende en a couru, puisque en 1990, elle en réunissait plus de 500, affluant de tous les horizons pour suivre un enseignement en internat qui donnait des résultats assez remarquables (l'internat que notre enseignement public actuel commence à redécouvrir, ainsi que l'uniforme, gage d'égalité de chaque élève dans l'établissement).

La vérité est assez simple, mais « tabou » dans le monde où nous vivons. En effet un jacobinisme centralisateur, qui a régné sans partage durant des décennies sur notre pays, a eu raison de notre vieille école en l'empêchant, loi FALLOUX oblige, de recevoir les subventions nécessaires à sa modernisation.

Oui l'École de Sorèze, qui avait plus de trois cents ans d'âge, était vétuste et sa remise aux normes dépassait nettement les capacités financières de l'établissement.

Fallait-il donc laisser mourir ainsi une des plus vieilles écoles du pays, une des seules écoles qui avait survécu à la Révolution, l'École des lumières, un des foyers historiques du Saint-Simonisme, une école qui appartenait véritablement au patrimoine du Languedoc et de la France ? Sûrement pas !

Mais le mal est fait. Comme la Belle au Bois Dormant, l'École est tombée dans un sommeil profond.

Les vénérables bâtiments, pour la plupart classés, ont été repris par le Syndicat Mixte de l'Abbaye-École de Sorèze constitué par la Commune, le Département et la Région, qui les restaurent peu à peu.

(1) Révolte des Rouges voir « Mon confident » d'André MATHIS, Éditeur Anne-Marie DENIS, libraire à Sorèze, ainsi que la biographie d'André MARTINEL plus bas dans cet ouvrage.

Ainsi, dans les vastes locaux de l'Abbaye, occupés jadis, dans la partie gauche, par les Sœurs et dans la partie droite, par les Pères dominicains, a été installé un hôtel-restaurant. La Direction de l'Abbaye-École est installée à l'entrée, côté cour des Rouges, rue Saint Martin et l'Office du tourisme dans la tour ronde des Bleus. Des parcours muséographiques, qui évoquent par des panneaux, des tableaux, des documents photographiques les trois siècles de l'histoire de l'École, ont été mis en place. Le Monument a retrouvé un peu sa vocation de transmission du savoir en abritant, dans l'aile Nord la formation continue de laboratoires pharmaceutiques ainsi que les stages de Préparateurs en pharmacie.

Certes, ceci est un renouveau mais ne saurait combler les aspirations des Soréziens qui se déclareront tout à fait satisfaits quand l'École aura repris résolument sa vocation de formation.

Nous apportons ici un témoignage sur les résultats obtenus par les élèves de l'École de Sorèze durant le 20^{ème} siècle. Ainsi plus de 7000 élèves sont passés dans ses murs sans avoir démerité par rapport à leurs prédécesseurs. Nous mentionnons aussi des dirigeants, des professeurs, des employés et des particuliers qui par leur talent et leur dévouement ont bien servi l'École lors de ce dernier siècle.

Nous pensons que ce témoignage sera le meilleur moyen de faire comprendre au plus grand nombre la nécessité de la réouverture de l'École. Comme lors de son premier sommeil au XVIII^{ème} siècle qui avait duré 37 ans, nous souhaitons que l'École de Sorèze, tel le Phénix, renaisse de ses cendres...

Pour cet ouvrage commencé en 2002 et clos en 2012 par cette ultime édition, nous tenons à remercier :

- le Président de l'Association Sorézienne Jean-Hugues VASEN et les Membres du Bureau qui ont décidé, dès juin 2002, de cette édition des Soréziens du XX^{ème} siècle,
- Serge DECOURT, secrétaire, archiviste et webmaster du site Internet de l'Association Sorézienne, sans qui rien n'aurait été possible,
- Jean-Michel LANGUILLON, notre trésorier qui a imaginé les solutions de financement de cette édition finale,
- Bernard MONTCERISIER, notre secrétaire qui a apporté son appui et ses encouragements à l'ultime édition,
- Alain DU LAC, Coordonnateur général, plus spécialement chargé de la biographie des militaires Soréziens, décédé en juillet 2005,
- Anne-Marie DENIS, éditeur-libraire, qui nous a non seulement aidés très efficacement, dès le début, de ses conseils éclairés, mais encore a financé notre première édition.
- Les correcteurs de l'ouvrage...
- Tous les Soréziens du XX^{ème} siècle qui ont collaboré à cet ouvrage ainsi que les parents ou amis des Soréziens empêchés ou décédés...

Le rédacteur et coordonnateur :

René RAMOND
décédé le 1^{er} février 2014

Nous avons continué cette œuvre en la rendant évolutive, et pour ce faire, l'unique solution a été le numérique et Internet fin 2018.

Serge Decourt (1961-1966)



Uniformes de l'École en 1947 (peints par Yves SERANE)

L'histoire de l'école et de l'abbaye

Origines

La naissance du village de Sorèze est indissociable de la fondation de l'abbaye. Sorèze vient du latin *Suricinum*, qui signifie *Le petit Sor*, plus connu aujourd'hui sous le nom d'Orival, mais qui a pourtant désigné dans un premier temps l'abbaye avant d'englober l'ensemble du village lui-même. L'histoire de Sorèze commence avec l'édification de l'abbaye Sainte Marie de la Sagne (beatae Mariae de Sanha) fondée en 754 par Pépin le Bref et confiée à l'ordre bénédictin.

Cependant, dans leur somme historiographique, les Pères Bénédictins Claude Devic et Joseph Vaissète ("L'Histoire Générale de Languedoc" datant de 1730 à 1745), écrivent dans leur livre IX au chapitre LXXXIV : "Il n'est pas aisé de marquer l'époque précise de la fondation de l'abbaye de Sorèze. Elle éprouva, à ce qu'on prétend, les mêmes révolutions que celle de Joncels, et s'il faut ajouter foi à quelques mémoires, peu authentiques au jugement des meilleurs critiques, elle fut détruite par les Sarasins et rétablie par le zèle et la piété de Pépin le Bref. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle subsistoit au commencement du neuvième siècle. Elle est située sur la petite rivière de Sor dont elle a pris le nom, à l'entrée de la plaine de Revel, l'une des plus vastes, des plus belles et des plus cultivées du royaume, au pied de la Montagne Noire qui fait partie de la chaîne des Cévennes, et à cinq grandes lieuës de Lavaur du côté du Midi. On prétend qu'elle portoit autrefois le nom de Notre-Dame de la Sanhe ou de la Paix. Elle est encore aujourd'hui sous le patronage de la Vierge. La ville à qui elle a donné l'origine, est petite, mais très-agréable. C'est l'une des cinq principales du diocèse de Lavaur."

Les moines réalisent un tel travail d'assainissement et d'aménagement de la plaine qu'une partie des habitants de Verdun, l'actuel Berniquaut, lassée d'habiter un site aride, décide de descendre de l'oppidum pour fonder le village de Sorèze.

Ainsi, dès l'époque carolingienne, l'église joue un rôle considérable dans ce que nous appelons notre *Montagne Noire*. La vie contemplative de ces moines bénédictins ne les empêche pas d'être de remarquables défricheurs et bâtisseurs. Grâce à eux, une vie économique et agricole s'instaure peu à peu sur l'ensemble de la région. Malheureusement, il n'est pas possible de vérifier l'exactitude de la fondation de l'abbaye. Pour certains historiens, la vie à Sorèze débute en 754, pour d'autres, elle commence en 814 sous le règne de Louis I le Pieux, dit le Débonnaire, fils de Charlemagne et grâce à Pépin d'Aquitaine, fils de Louis, qui a créé dans tout le Languedoc de très nombreuses abbayes.

Nous préférons nous arrêter aux dires des historiens les plus anciens : "Fondation de l'abbaye par Pépin Le Bref, fils de Charles Martel et père de Charlemagne, en 759, qui après avoir bouté définitivement les Sarazins hors de l'Aquitaine et du Languedoc, fonda de nombreuses abbayes. Noter que Pépin le Bref fut roi d'Aquitaine, premier du nom, et que son arrière-petit-fils Pépin fut aussi roi d'Aquitaine, en gardant l'ordinal de Ier."

Les dernières invasions barbares et les nombreuses guerres de religion n'épargnent ni les hommes, ni les écrits, ni les bâtiments. Les simples fidèles et les seigneurs dotent leur abbaye de nombreuses richesses au risque d'attirer ainsi la convoitise des brigands.

Après le terrible passage des Normands, envoyés par Pépin II d'Aquitaine, réduisant l'ensemble des bâtiments de l'abbaye de Sorèze à un gigantesque tas de pierres, quarante années vont s'écouler. Il faut attendre l'an 903 pour voir l'abbé Walafride, moine courageux, racheter et relever les murs de l'ancienne abbaye de Sorèze.

Au Xe siècle, l'abbaye ressuscite pour la deuxième fois. Les moines et les habitants du village vont alors mener pendant cinq siècles une vie presque paisible.

En 1062, elle s'unit à l'abbaye Saint Victor de Marseille.

Durant la Croisade des Albigeois, Simon de Monfort détruit l'Oppidum de Bernicaut et oblige tous les habitants de Verdun à se réfugier à Sorèze, ceux-ci amenant et implantant leur antique grand marché dans leur nouvelle cité.

En 1273, après cette désastreuse Croisade des Albigeois et le rattachement du pays au Royaume de France, l'abbaye abandonne son premier vocable de Sainte Marie de la Sagne pour prendre celui de Notre Dame de la Paix.

Mais l'histoire montrera plus tard qu'il était sans doute prématuré d'adopter ce vocable. En effet, les guerres de religion entre catholiques et protestants débutent au XVIe siècle. Sorèze est alors une petite ville fortifiée entourée d'un fossé rempli d'eau et protégée par de fortes murailles percées par de nombreuses portes dont il reste encore actuellement quelques vestiges, la porte *malmagrade*.

Le 5 octobre 1571, une troupe de calvinistes pénètre par surprise dans Sorèze. Peu de sang sera versé, mais les destructions sont considérables; l'église abbatiale est brûlée avec ses chartes et ses archives et l'abbaye est pillée.

L'invasion du 5 juin 1573 est plus grave. Plus de quatre-vingts catholiques sont massacrés, l'abbaye est complètement démolie, les protestants brûlent les reliques, les titres et de nombreux documents, s'emparent des biens et des possessions du monastère. La nef de l'église paroissiale Saint Martin est également incendiée, seul le clocher subsiste de nos jours.

C'est à l'occasion des sièges répétés de Sorèze pris tour à tour par les protestants puis par les catholiques dans ces années là que la ville de Sorèze perdit son grand marché du samedi, capté par la ville de Revel. La perte fut immense pour le commerce de la ville de Sorèze; et, malgré les démarches auprès des autorités royales, elle ne put jamais recouvrer son grand marché.

Il faut attendre la fin des guerres de religion pour voir s'édifier une nouvelle abbaye. Le 26 mai 1638, la première pierre de l'église abbatiale (l'actuel manège intérieur) est solennellement posée. Les bénédictins de la congrégation de Saint Maur, venus de Paris, engagent si activement les travaux qu'au bout de quatre ans l'abbaye est entièrement reconstruite. La bénédiction solennelle de l'église abbatiale se déroule le 8 septembre 1642 et l'installation officielle de la congrégation le 25 septembre suivant, sous la direction de Dom Robin. *La partie gauche fut utilisée par la paroisse qui n'avait toujours pas d'église et la partie droite réservée au monastère.*

L'abbaye possède ainsi de vastes et magnifiques bâtiments du XVII^e siècle s'harmonisant parfaitement avec l'évolution architecturale réalisée au cours des décennies suivantes.

Création d'une école dans l'abbaye

Dans ces bâtiments de grés et de pierres de ruisseau (pierres de Sorèze), Dom Jacques Hody, prieur, ouvre le 2 octobre 1682 la première École de Sorèze afin de rivaliser et d'éclipser l'Académie protestante de Puylaurens. Une vingtaine d'élèves vient en ces lieux pour recevoir un enseignement totalement gratuit. L'un des premiers élèves fut Claude Devic, né à Sorèze en 1670, et futur co-auteur de la monumentale Histoire du Languedoc. L'École obtient très vite une grande renommée, mais en 1722 Dom Jérôme Laferrière, prieur de Sorèze, ferme brusquement le collège saisissant le prétexte de la peste de Marseille pour rendre les enfants à leur famille.

C'était du moins la raison officielle, car en fait, selon l'un des moines de l'époque, " un peu de scandale causé par de jeune profès " aurait été un motif beaucoup déterminant, joint aussi à la nécessité de construire des bâtiments plus étendus.

L'établissement restera fermé près de trente-deux ans, longues années durant lesquelles les religieux construisent d'autres bâtiments, notamment de nombreuses salles de classes et un très beau théâtre donnant sur la cour des Rouges.

La population locale, après maintes démarches, finit par obtenir la réouverture de l'École. Ainsi, la venue en 1757 de Dom Victor Fougeras comme prieur de Sorèze donne une nouvelle vie à l'établissement. L'École rouvre ses portes le 15 janvier 1759, jour de la Saint Maur. L'évêque de Lavaur y célèbre une messe pontificale, et à la tête de la maison est placé un éducateur exceptionnel, Dom Victor Fougeras.

Pendant la période de fermeture de 1722 à 1758, les Bénédictins ont toutefois accepté un petit nombre de jeunes gentilshommes de la contrée, parents de religieux, parmi lesquels un Chastenot de Puysegur futur archevêque de Bourges, un Combettes de Caumon neveu de Dom Vaissète, un Peytes de Montcabrier futur amiral, et un certain Picot de Lapeyrouse.

La modernité de son enseignement fera d'elle une école royale militaire

L'enseignement est résolument novateur. L'étude du latin et du grec n'est plus obligatoire et l'on favorise la connaissance des matières modernes telles que la géographie, l'histoire, les mathématiques et les langues étrangères. Les élèves peuvent éventuellement choisir leurs matières en fonction de leurs capacités intellectuelles et de leur future carrière.

L'École de Sorèze est alors en quelque sorte une école de métiers avant l'heure. Cette modernité l'amène quelques années plus tard à porter le titre d'École Royale Militaire.

L'établissement est marqué du sceau du roi Louis XVI.

Le 28 mars 1776, le titre d'École Royale Militaire tout comme la Flèche, Brienne, Pont à Mousson, pour ne citer que les plus célèbres (1), lui est décerné. Louis XVI en fonde douze avec l'aide du comte de Saint-Germain pour réformer son armée un peu trop mondaine. Ainsi s'explique l'éclatement de l'École Royale Militaire de Paris en douze Écoles Royales réparties sur tout le royaume de France afin de former les futurs cadets pour l'armée royale.

L'enseignement donné à Sorèze prend alors des allures militaires. Des officiers de Paris viennent donner des cours d'art militaire, les professeurs habituels donnent des cours de religion, de lettres, de sciences. Une très grande place est attribuée aux sports.

L'éducation physique occupe une grande partie de l'emploi du temps des célèbres officiers, l'équitation, la natation (sport inattendu au XVIIIe siècle), l'escrime ont autant d'importance qu'un cours d'arithmétique ou de latin.

Sorèze offre ainsi sous le règne de Louis XVI un plan d'étude fort complet. Cet enseignement attire des jeunes gens de la France métropolitaine, des Amériques (principalement de Martinique, de Guadeloupe, de St Domingue) et de toute l'Europe.

(1) Ces douze collèges étaient, dans l'ordre du *Règlement* du 28 mars 1776 qui les instituait : Sorèze (Tarn, Bénédictins), Brienne (Aube, Minimes), Tiron (Eure et Loir, Bénédictins), Rebais (Seine et Marne, Bénédictins), Beaumont en Auge (Calvados, Bénédictins), Pontlevoy (Loir et Cher, Bénédictins), Vendôme (Loir et Cher, Oratoriens), Effiat (Puy de Dôme, Oratoriens), Pont-à-Mousson (Meurthe et Moselle, Chanoines réguliers de Saint Sauveur), Tournon (Ardèche, Oratoriens), Auxerre (Yonne, Bénédictins) et La Flèche (Sarthe, Doctrinaires). Les archives de la Défense Nationale mentionnent également l'école de Dôle (Jura).

La révolution, le rachat par François Ferlus puis le déclin moral

Cette splendeur et cette renommée sont assombries par l'arrivée de la Révolution. Elle va écarter un grand nombre d'élèves. Le supérieur Dom Despaulx et la majorité des enseignants religieux refusent le serment constitutionnel et quittent l'École. Le 9 septembre 1793, les Écoles Royales Militaires sont supprimées par la Convention. L'École de Sorèze est mise en vente. François Ferlus, directeur de l'Établissement à ce moment-là, va sauver l'École. Grâce à ses relations (le conventionnel Barrère, ancien élève de l'École n'est-il pas son ami ...), il se porte acquéreur de l'École dans le courant d'août 1795.

L'acte de vente fut passé le 19 fructidor an IV (5 septembre 1796). Ferlus devient propriétaire de l'École et du domaine de Saint-Michel pour la modique somme de trois mille cinq cent quatre vingt huit francs (mandat) et onze cent quatre vingt seize francs en numéraires. Il déclare en 1812 : "j'ai été forcé de les acheter pour les soustraire aux démolisseurs". Par ce rachat, l'École devient un établissement privé et Ferlus est désormais chez lui. Il s'entoure de son frère Raymond Dominique et dirige ensemble l'éducation de jeunes soréziens dont l'effectif reste tout à fait honorable

puisqu'en 1819 les élèves sont au nombre de 460 aux dires du maire de Sorèze. La qualité de son enseignement est maintenue ainsi que sa réputation.

Cependant, très vite, Mgr de Frayssinous, grand maître de l'université, s'inquiète de "l'esprit de libéralisme et d'opposition" qui règne dans l'École.

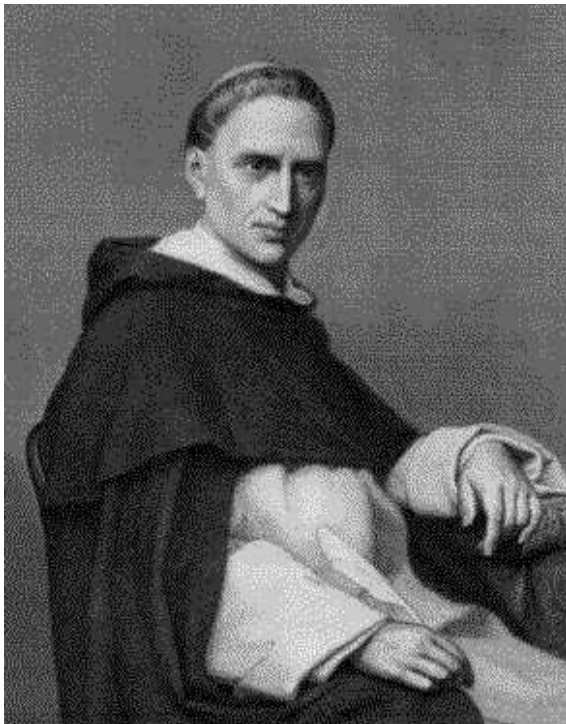
L'enseignement donné à Sorèze est jugé "vicié par sa direction morale". Sorèze serait devenu un foyer d'irrégion et d'immoralité selon ses détracteurs.

Raymond Dominique Ferlus, qui a succédé à son frère à la direction de l'établissement, doit se démettre de ses fonctions le 1er août 1824. Il mourra le 1er mars 1840. Il est remplacé par son gendre Anselme de Bernard, polytechnicien et ancien élève de l'École. Sorèze demeure quelque temps florissante, puis à partir de 1830 commence à décliner, les effectifs tombent à 160 élèves, l'école est concurrencée par d'autres établissements : Montolieu (Aude) et Castres (Tarn).

C'est curieusement à partir des années 1825 jusqu'aux années 1840 que se développent à Sorèze et parmi les élèves de l'École les idées Saint-Simoniennes. Ce mouvement fut important et fit de Sorèze, durant cette période, le Centre de l'église Saint-Simonienne du Midi.

Le collège est à nouveau vendu et acheté par l'abbé Gratacap, ancien proviseur du collège royal de Toulouse, qui sacrifie une grande partie de sa fortune personnelle pour maintenir l'École. Ce dernier, puis l'abbé Bareille, tinrent l'établissement à bout de bras, mais ne purent résoudre l'impossible équation financière que le manque d'élèves leur imposait.

L'arrivée du Père Lacordaire



Fr. Henri - Dominique Lacordaire

24 Fr. Lacordaire.

Après cette période sombre, une page nouvelle va s'ouvrir pour cette noble institution.

Le Père Lacordaire, le célèbre prêcheur de Notre Dame de Paris, à la suite de ses démêlés religieux avec la hiérarchie et en rupture de ban avec la politique, décide de se consacrer à l'éducation de la jeunesse. Il veut appliquer sa doctrine sociale de l'Eglise. Après avoir pris le Collège d'Oullins sous son aile, il se tourne vers Sorèze.

L'assemblée générale des actionnaires décide le 27 juin 1854 de transmettre l'École au Père Lacordaire. Après la visite des lieux et l'explication des conditions financières, le Père Lacordaire de l'ordre des Dominicains assume la direction de la maison.

Pour l'aider dans sa tâche, il s'entoure de laïcs et de religieux. Les études retiennent particulièrement son attention ainsi que la formation morale et religieuse d'une jeunesse que le voltairisme qui sévissait sous la Monarchie de Juillet a profondément atteint dans sa foi et dans ses mœurs. Il redresse durablement l'institution à laquelle il consacre le reste de sa vie.

Le Père Lacordaire meurt prématurément le 21 novembre 1861 dans sa modeste cellule de l'illustre École après avoir consacré les sept années de sa vie à la réalisation de sa vocation dernière, la création du Tiers-Ordre des enseignants dominicains.

Le XXème siècle

La succession s'avère difficile. De grands éducateurs dominicains maintiennent la qualité et la réputation de l'École jusqu'en 1914. Mais la persécution religieuse et les difficultés financières nuisent au recrutement malgré les efforts d'anciens élèves et de laïcs dévoués.

De profondes modifications économiques, notamment dans le midi de la France, pèsent de plus en plus sur le fonctionnement de l'École. Les religieux se font plus rares et plus âgés.

En 1940, L'École de Saint Cyr se replie sur Sorèze. Après la deuxième guerre mondiale, le collège continue son œuvre dans le cadre de l'enseignement privé associé à l'État.

Mais devant l'immensité de la tâche que constitue les trois hectares de toitures et de bâtiments à restaurer, et en raison de la raréfaction des vocations religieuses, l'Ordre des Dominicains décida de passer la main en 1978 à un groupe de laïcs qui veut continuer la belle aventure de l'École de Sorèze.

Ce groupe, composé d'anciens élèves, de notables locaux et d'enseignants, tente pendant plusieurs années de maintenir la flamme, en vain, car en 1991, l'École de Sorèze ferme ses portes sur un passé prestigieux, laissant un patrimoine monumental et historique exceptionnel que les promeneurs découvrent niché au pied de la Montagne Noire.

Mais ce patrimoine où "souffle l'esprit" n'est pas prêt de mourir. Sous d'autres formes, il renaîtra sans doute des éternelles valeurs de Sorèze.

Depuis, l'Association Sorézienne, comme elle l'a toujours fait depuis 1855, maintient l'esprit et la cohésion de ses membres. Si depuis 1991 l'École est fermée, des projets naissent, d'autres meurent, mais son esprit est toujours vivant et la volonté de rendre vie à notre chère École est partagée par nous tous. L'Association s'y emploie.

Par Isabelle DARDY (1982-1988)

(Les textes en italique sont du comité de rédaction)



Année 1932-1933, les dignitaires avec le Père AUDOUARD : Pierre Courtès, sergent-major, Pierre Terry, porte-drapeau, Pierre Chaumeil, maître des cérémonies



Sainte Cécile 1973-1974, nomination des dignitaires :
Sergent d'honneur : Jean-Christophe. Bossuge, Porte-drapeau : Arnaud De Sèze,
Sergent-Major : Eric Sirventon, Maître des cérémonies : Pierre Ducourneau